

NOUVELLES

FLORENCE

MENEY

LA MORT EST

MA MAISON



EXPRESSION
NOIRE

LA MORT EST
MA MAISON

De la même auteure

« Friture louisianaise », dans *Comme chiens et chats*
(dir.), Stanké, 2016.

L'Encre mauve, Druide, 2015.

« Dernier chapitre au Bookpalace », dans *Crimes à la
librairie*, Druide, 2014.

« Asphalte », dans *Pourquoi cours-tu comme ça ?*,
Stanké, 2014.

À l'autre bout de la laisse. Guide pratique (en
collaboration avec Jacques Galipeau), Druide,
2013.

Rivages hostiles, Pierre Tisseyre, 2013.

Répliques mortelles, Michel Brûlé, 2012.

Se réinventer. Visages de la vitalité humaine, Québec
Amérique, 2010.

Montréal à l'encre de tes lieux (photographies de Luc
Lavigne), Québec Amérique, 2008.

FLORENCE
MENEY
LA MORT EST
MA MAISON

Nouvelles

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Meney, Florence, 1964-

La mort est ma maison
ISBN 978-2-7648-1194-8
I. Titre.

PS8626.E548M67 2017 C843'.6 C2016-942165-1
PS9626.E548M67 2017

Édition: Marie-Eve Gélinas
Révision et correction: Céline Bouchard et Isabelle Lalonde
Couverture: Chantal Boyer
Mise en pages: Jacqueline Agopian
Photo de l'auteur: Michel Paquet

Cet ouvrage est une œuvre de fiction; toute ressemblance avec des personnes ou des faits réels n'est que pure coïncidence.

Remerciements

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) du soutien accordé à notre programme de publication.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – gestion SODEC.



Tous droits de traduction et d'adaptation réservés; toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, et notamment par photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© Les Éditions Libre Expression, 2017

Les Éditions Libre Expression
Groupe Librex inc.
Une société de Québecor Média
La Tourelle
1055, boul. René-Lévesque Est
Bureau 300
Montréal (Québec) H2L 4S5
Tél.: 514 849-5259
Télééc.: 514 849-1388
www.edlibreexpression.com

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada, 2017

ISBN: 978-2-7648-1194-8

Distribution au Canada

Messageries ADP inc.
2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) J4G 1G4
Tél.: 450 640-1234
Sans frais: 1 800 771-3022
www.messageries-adp.com

Diffusion hors Canada

Interforum
Immeuble Paryseine
3, allée de la Seine
F-94854 Ivry-sur-Seine Cedex
Tél.: 33 (0)1 49 59 10 10
www.interforum.fr

À Frank

I

Le dernier amant

Insondable.

Le brun noisette des yeux en amande longés de cils immenses qui, loin de démentir sa virilité, la soulignent au contraire, est un lac sans fond comme elle en a croisé dans l'Oural, ou peut-être aux confluent de la Chine intérieure ; un abysse qui avale la lumière et ne renvoie rien. Elle le scrute, penchée en avant, assise au bord du lit, ses cheveux épars tombant sur son visage en un voile pudique. Dans ce regard dont elle attend tout en cet instant, désespérément, elle cherche, cherche encore, mais se heurte à un mystère. La pupille ronde face à elle ne lui restitue aucun reflet, pas même celui de ses propres traits, fragmentés ou déformés, comme un miroir qui refuserait de faire son travail et garderait jalousement ses secrets. Elle s'ébroue, rejetant sa masse de boucles brunes en arrière, guettant

du coin de l'œil la réaction de l'autre, mais celui-ci ne frémit pas. Jadis, ce simple mouvement vif avait été charmant pour la plupart des hommes et suffisait à les mettre en action. Elle se demande si aujourd'hui il n'est plus que ridicule. À quel moment l'érosion de la jeunesse a-t-elle achevé son œuvre, ne lui laissant aucune arme sur le champ de bataille ?

Elle jette un dernier regard à ces yeux sombres. Si lointains, si étrangers, déjà, avant l'amour... Qu'en sera-t-il après ?

Peut-être est-ce mieux ainsi, songe-t-elle en se redressant, mettant entre elle et lui un pied de distance qui ne dissipe pas le parfum fort et doux qui monte du corps musclé. En réponse instinctive à son mouvement, en mâle en attente de sa femelle, il se redresse, cligne des yeux dans la pénombre de la chambre, lui lance un sourire hésitant qui le rajeunit et la fait frissonner. Sans doute aujourd'hui vaut-il mieux qu'elle se heurte à la cruelle indifférence. La tendresse, improbable, risquerait de la faire vaciller. Elle croit entendre sa mère, cette chipie, que le diable ait son âme, lui répétant comme lorsqu'elle était jeune fille en peine d'amour perpétuelle : « Tant qu'il ne te dit pas, comme dans la chanson de Dalida, "c'était pas si mal" ... alors tu n'as pas à t'inquiéter. »

— Je prends une douche rapide, OK ?

Elle s'adresse à lui en anglais, la seule langue qu'ils partagent. Et c'est beaucoup dire. Dans son cas à lui, la maîtrise en est approximative, mais il hoche la tête pour signifier son assentiment et se laisse aller en arrière sur le lit comme un grand félin paresseux.

Elle a perdu la notion du temps, mais le mugissement de la rue qui s'est fait plus fort et la nuit dense qui bouche la petite fenêtre aussi sûrement qu'un mur lui indiquent que la soirée est avancée. Les artères commerçantes autour doivent être bondées, les terrasses piquées d'une multitude de convives en mal d'oubli et de légèreté. Un instant, elle souhaite être avec eux dehors, à humer librement le parfum complexe du Bosphore, plutôt que dans cet espace confiné avec comme seul horizon des étreintes décevantes, prélude à la solitude et au néant. Dehors, il y a la vie. L'espoir. Les touristes se font plus rares, mais les locaux, eux, sont captifs de la ville et ils veulent exister un peu. Elle chasse l'envie de fuir vers l'extérieur. Après tout, c'est elle qui a enclenché la marche rituelle. Elle n'oserait pas reculer. Son amour-propre n'est pas tout à fait mort.

Elle pénètre dans le placard qui ose prétendre servir de salle de bain, referme soigneusement la porte.

La lumière blafarde de l'ampoule nue agresse ses yeux battus par le décalage horaire. Elle a de plus en plus de mal à récupérer de ces incursions dans l'enfer de sociétés dont elle ne fera connaître par ses reportages que la face sombre et dont elle ne pourra raconter que la souffrance. Car elle n'a jamais été rien d'autre qu'une émissaire de malheur dans ses missions d'envoyée spéciale pour une station de radio montréalaise. Depuis longtemps, le fardeau est devenu lourd, même si aux yeux des autres elle continue d'afficher la passion, le feu sacré. *Il est plus que temps que cela s'arrête*, se dit-elle. Et cette fois, contrairement aux mille précédentes, elle y croit vraiment.

Était-ce seulement l'avant-veille qu'elle atterrissait dans la petite aérogare d'urgence qui, pour acheminer les dignitaires, journalistes et autres VIP, avait péniblement pris le relais du grand aéroport Attaturk éventré par l'attentat ? Il lui semble qu'elle foule ce sol meurtri depuis un siècle. Elle y était venue, deux décennies plus tôt, avec David, lors de trop brèves vacances où ils avaient cru pouvoir de nouveau se comprendre. Cette fois, c'est une ville traumatisée qu'elle retrouve. Ou plutôt plus traumatisée qu'à l'ordinaire, car la grandeur de ce pays et de sa ville lovée sur le Bosphore est trempée dans l'histoire violente et tragique, écrin

sanglant à sa richesse éternelle. Elle cligne plusieurs fois des yeux, essayant d'évoquer les premières images enregistrées par son cerveau fourbu à son arrivée, le chaos qui l'a accueillie dans la chaleur du midi, les répliques de la panique encore palpables dans le périmètre sécurisé. Et tout ce remous, les policiers aux sourcils crispés, les visages fermés, les trous de balles. Et puis ces traces de sang séché qu'elle a si bien su décrire dans son direct de 17 heures et qui lui ont valu les félicitations de son chef de pupitre : « Il n'y a pas à dire, Sophie, tu es toujours la meilleure ! Tu as tellement le sens de l'image, on s'y croirait ! Les jeunes, à la salle, n'ont pas ce talent. Qu'est-ce qu'on ferait sans toi ? » « Vous y arriverez très bien », murmure-t-elle. Pour raffermir sa résolution, elle ouvre sa trousse de toilette de toile grise perchée sur la minuscule tablette et jette un coup d'œil à la fiole qui dort innocemment. Avant de partir, à Montréal, elle en a broyé le contenu, l'a réduit en poudre. Sa police d'assurance. Ce soir, elle l'encaissera.

Le robinet qu'elle ouvre d'un coup sec proteste sous sa main. Elle se passe un peu d'eau tiède à l'odeur de métal sur le visage, essayant de ne pas s'attarder sur le contour fané de sa bouche. Essayant de ne pas penser à cet homme qui se retrouve avec elle, ici, dans

sa chambre d'hôtel d'Istanbul, sans qu'elle sache réellement pourquoi, ni si elle le désire vraiment. Mais n'était-ce pas le cas pour tous les autres, du moins ceux des dernières années ?

Celui-ci se prénomme Altan, ce qui, lui a-t-il appris fièrement en préliminaire à la séduction, signifie « aube rouge ». Il le prononce avec douceur, dans cette langue gouleyante dont sa compréhension à elle ne parvient pas à dépasser deux ou trois mots.

Quel peut être l'âge de cet homme ? *La jeune quarantaine tout au plus*, songe-t-elle, et c'est comme si un couteau lui fouillait le cœur. Longtemps elle ne s'est tournée que vers les hommes plus vieux, ces figures dont elle pouvait se dire qu'elles avaient quelque chose d'éphémèrement paternelles et réparatrices. Mais il lui semble que ces hommes qui font halte dans son lit reculent sans cesse en âge. Cette différence n'a aucune importance, lui disent-ils dans ces premières heures d'apprivoisement, mais elle sait bien qu'ils mentent. De plus en plus. Celui-ci lui a été présenté par le chef de la police d'Istanbul sur les lieux du massacre. Trois kamikazes qui se font éclater en pleine aérogare au milieu des voyageurs, cela ne fait pas que tuer des gens, cela laisse des traces profondes à tous ceux qui survivent.

«Docteur Altan Sendurk, psychologue. Il va nous aider pour le stress post-traumatique.» Une entrevue rapide, un clip de dix secondes qui n'apprendra rien aux auditeurs. Mais immédiatement le vieux mécanisme de la séduction qui se met en route, presque sans y penser.

Tout de suite elle s'est donc arrimée, abîmée, dans ces grands yeux noisette qui ce soir refusent de lui parler. A-t-il même réellement envie d'elle ou se prête-t-il au jeu par courtoisie, ou par curiosité? Pour pouvoir raconter à ses amis hilares, autour d'un verre, qu'il s'est tapé une journaliste canadienne, pas de première fraîcheur, « mais encore drôlement bien roulée »? En se glissant sous le jet à peine tiède de la douche, elle se secoue. *Je suis injuste envers ce type, il ne m'a rien fait que je n'aie demandé*, se dit-elle. Pas plus que les autres, dans l'ensemble respectueux, amicaux et honnêtes dans leur absolue distance. Ne dérogeant pas du contrat. Une rencontre, un *goodbye*. Peu de paroles, surtout quand comme maintenant la langue vous sépare. À vingt ans, elle vivait sereinement ces adieux, les désirait même, confiante en la moisson abondante des lendemains. À présent, elle a parfois la tentation de s'accrocher, de faire durer une relation sans avenir... futile. Comme le lui avait dit

David à l'époque en bouclant sa valise et en franchissant la porte pour la dernière fois, elle avait toujours été volage. Toute jeune, elle s'abreuvait à la source du désir que lui renvoyaient ces hommes et comblait ses vides d'intrigues éphémères. À vingt ans, à trente, et même dans la quarantaine, elle surfait en conquérante au fil de ses expéditions journalistiques, au gré de ces rencontres qui ponctuaient ses voyages. Elle n'avait alors qu'à claquer des doigts, presque littéralement, pour que son énergie, son statut de grand reporter et sa beauté les mettent à ses pieds. Puis, progressivement, elle avait senti qu'il lui fallait travailler plus fort. Elle ne lisait plus dans leurs yeux l'admiration brûlante, mais plutôt une forme de respect, comme si en elle ils désiraient surtout la femme qu'elle avait été. *Le ridicule peut tuer, se dit-elle, j'en suis la preuve vivante. Plus pour longtemps.*

Tout de même, le psychologue l'attend sur son lit, à côté. Alors, dans la touffeur du cabinet de toilette, elle s'active pour décoller de son corps la moiteur et la poussière de cette journée sans fin. Elle prend le temps quand même de savourer le contact rude de la serviette rêche d'avoir été trop lavée, et dont la texture évoque les bains que lui donnait sa grand-mère, le parfum virginal de la lavande en moins.

Elle l'entend qui bruisse, sur la couche encore défroissée qu'ils vont massacrer ensemble. À moins qu'ils ne se contentent d'étreintes polies, lisses. Peut-être aura-t-il peur de la fatiguer, de la casser... Elle doit se dépêcher si elle ne veut pas qu'il se lasse, qu'il ait un doute et renonce. L'ultime insulte. Elle ne serait pas capable de le supporter. *Pas pour cette dernière fois*, songe-t-elle en manipulant comme pour se rassurer la fiole avant de la replacer soigneusement dans la trousse.

Tandis qu'elle le rejoint dans la pièce principale, elle songe au médecin qui lui a procuré les précieux médicaments. Une autre de ses conquêtes, un peu plus durable celle-là. Un gérontologue rencontré dans le cadre d'une enquête sur l'aide médicale à mourir, à Montréal. Elle revoit l'air inquiet sur les traits élégants du spécialiste quand il avait finalement accédé à ses demandes incessantes, formulées sur l'oreiller.

« Tu vas en faire quoi ? Tu sais que je pourrais me faire radier si ça se savait ? On ne plaisante pas avec ces substances-là. Très dangereux. C'est pour un proche ? Si oui, je peux t'aider directement... » Elle avait balayé ses angoisses d'un baiser chaste. C'était la dernière fois qu'elle avait vu le gérontologue.

Avait-il deviné qu'elle ne pourrait accepter de composer avec la suite, de continuer tranquillement comme tous les autres moutons de la race humaine sur la pente du renoncement, de faire le deuil un jour de la vigueur, un autre de la beauté, et bientôt sans doute de toute intensité professionnelle ? Car les premiers reculs sont invariablement le prélude à d'autres, surtout dans son métier. Au mieux, vous devenez invisible, un fantôme affecté à la composition des biographies, les fameuses « viandes froides », comme on les appelle irrévérieusement. Reléguée dans un coin oublié de la salle de rédaction, loin des jeunes journalistes multiplateformes qui vous croisent sans vous voir et ne garderont rien de vous, pas même un nom. « Ah oui, elle ? Elle était correspondante au Moyen-Orient, au milieu des années 2000, non ? Brune, petite ? Peut-être que je confonds... » Au pire, un patron piteux vous montre un jour la sortie. Cette sortie, elle préférait l'effectuer à sa manière, avec le choix des armes...

Elle avait depuis longtemps regardé les choses en face : elle était seule, son père avait mis les voiles avant même qu'elle eût pu en avoir conscience, et sa mère avait eu la bonne grâce de débarrasser le plancher de son inutile existence. Par décision assumée, elle était sans enfants. Sans famille. « Heureusement ! lui avait

jeté David à la tête lors de leur dernière altercation, un monstre d'égoïsme ne peut pas songer à s'occuper d'un être vulnérable.» Elle ne manquerait à personne. Le moment venu, elle fraierait avec son ami le minibar qui aiderait à faire passer le reste.

En s'approchant de l'Aube rouge, une tristesse monte en elle avec une violence qui lui fait peur. Il se tient debout, à présent, campé sur ses longues jambes, à moitié nu. La beauté de l'homme, même étrangère et distante, fouette son goût de vivre. C'est un piège, elle le sait. Il est vrai qu'elle n'avait pas imaginé que sa route s'arrêterait ici, dans cette auberge turque sans âme. Elle a soudain un regain d'énergie, des envies de flâner dans le tumulte du Grand Bazar, de se vautrer dans l'orgie olfactive des étals d'épices et de tremper son iris ravi dans les dédales de textures surimposées des tissus chatoyants. Malgré elle, elle désire voir encore le soleil s'écraser sur les bateaux dans le port et les chiens sans maître rôder, la queue basse, en quête de nourriture ou d'une caresse.

L'ordre de partir en couverture sur les lieux de l'attentat l'a prise par surprise, mais n'est-ce pas toujours le cas dans ce boulot ? En replongeant les yeux dans les lacs profonds d'Altan, qui tend ses bras forts vers elle, elle se dit : *Au fond, quelle importance si tout*

s'arrête ici ? Ses errances d'envoyée spéciale l'ont privée de réelles racines. Non pas qu'elle eût voulu en cultiver. Elle aurait préféré pour la tombée du rideau le cadre épuré de son appartement du Plateau Mont-Royal, son corps inerte au milieu de ses draps de soie crème y aurait fait un tableau romantique, lui semble-t-il, mais au diable ! Elle ricane.

— *Ready for me, Altan ?*

L'homme la regarde, surpris par son ton d'amazone. Rares sont les femmes dans ce pays qui pratiquent des mœurs aussi libres et qui exigent aussi crûment du sexe. Une lueur d'excitation s'allume au fond du lac infini.

— *Yes, ready. You come here now, beautifuuuuul.*

Elle grimace. Derrière le compliment facile, le lubrifiant minimal pour emballer la fille, ce type ne peut cacher un socle de dureté, il tient à garder le contrôle. Macho jusqu'au bout des ongles. Dur, dur, pour elle qui a plutôt eu l'habitude de dominer au travail comme en amour, mais elle jouera le jeu. Tout de même, elle aurait souhaité pour cette ultime affaire quelque chose de plus enveloppant, de moins rustique. Comme ce Touareg sentimental qui ne la lâchait plus ou ce fermier rwandais poète. Les alexandrins composés pour elle par un homme, un autre temps révolu. Elle doit

se contenter d'un compliment de pacotille. *Tu n'as plus le luxe de faire la difficile, ma vieille, tu n'avais qu'à apprendre à en garder au moins un...*

Elle tente de forcer son corps à se faire docile et laisse sa chair pâle se faire avaler par la peau brune, intimant à son cerveau l'ordre de lâcher prise une dernière fois. Au loin, un chant mélancolique, presque funèbre, s'élève dans la nuit. Une endeuillée de l'attentat qui gémit sa peine ? Elle laisse à l'humanité sa douleur, se concentrant sur le plaisir, lui qui a été son maître absolu durant toutes ces années de multiples échéances journalistiques.

Quand elle se redresse, il se tient debout et lui tourne le dos. Dans son échine légèrement tendue, elle lit déjà le signal du départ. Il enfle sur sa poitrine la chemise de faux lin immaculée qu'il avait soigneusement déposée sur l'unique chaise, jette un œil par-dessus son épaule, ouvrant la bouche comme un poisson fraîchement pêché. Elle connaît le syndrome. Il cherche ses mots, se demande quoi lui dire. La sonnerie rythmée de son portable vient à son secours. Sans même un geste d'excuse, il se détourne et répond. Après tout, les Occidentales libertines qui couchent avec des inconnus doivent s'attendre à entendre leurs hommes parler à leur légitime en aparté, au saut du lit.

De la salle de bain où elle s'est réfugiée, elle perçoit ses bredouillements incompréhensibles, embarrassés. La déception ordinaire a été au rendez-vous, ni plus, ni moins. Pas de surprise pour ce dernier acte, son dernier acte. Elle tire la fiole de son sarcophage de toile, la décapsule et contemple la poudre aux teintes pastel qui évoquent la couleur des langes d'un tout jeune enfant, ou encore les cieux solitaires de son Saguenay natal. Bon sang, elle ne va pas devenir sentimentale, pas maintenant. Frissonnante, elle enfle la légère robe de chambre qui pend au crochet de la porte. Rester nue devant lui semble soudain insoutenable.

Quand elle émerge de nouveau dans la chambre, il a mis fin à sa conversation et affiche un air ennuyé de petit garçon coupable. *C'est terminé, déjà*, songe-t-elle en tirant deux flacons de vodka du minibar. Une vie de travail, une vie d'aventures, une vie d'amour, résumée à ce minois repentant.

— *I have to go, sorry.*

Il a la voix enrouée d'un chien bâtard.

— *I know.*

Elle tente de garder un ton léger, lui tourne le dos. Elle remplit les deux verres de plastique diaphane de vodka. La poudre s'étale dans celui de droite en un tourbillon lâche que les glaçons rendent quasi imper-

ceptible. La drogue est inodore et ne laisse qu'une très légère amertume sur la langue, lui a-t-on affirmé. L'affaire sera rapide, et sans douleur.

— *A last glass before you leave?*

Il la contemple, hésitant entre désir de partir au plus vite et obligation de courtoisie. Puis il hoche la tête : « *Quick, then. It was not so bad, after all, was it?* » lui lance-t-il avec un sourire mutin, presque complice, tendant la main pour saisir un verre.

Un long frisson glacial la traverse. Elle tremble sous l'insulte. Jamais tel jugement sans appel n'est tombé des lèvres d'un homme. Elle revoit sa mère, narquoise. « C'était pas si mal... » Lui n'a rien perçu de son trouble, de la rage qui monte à présent en elle et fait s'entrechoquer les glaçons dans les verres.

Qui est-il, cette ordure, pour ainsi la noter, la recaler ? Elle respire fort, et par la fenêtre l'odeur prégnante, vivante, du Bosphore lui parvient. Elle perçoit tout ce monde en dehors, meurtri, violent, mais infini qui l'appelle, bien plus que le néant incertain de la mort qui flotte dans son verre. Alors elle sourit à l'Aube rouge et, lui tendant le verre dans sa main droite, lui souffle :

— *You're right, it wasn't so bad after all.*

« Nous sommes là tous les trois, à nous regarder en chiens de faïence. Quelque chose va céder, je le sais. Quelque chose de terrible va se produire. »

Derrière la façade lisse de leurs vies ordinaires, rurales ou citadines, les protagonistes de ce recueil cachent tous des blessures et surtout des secrets, souvent très sombres.

Que leur monde soit contemporain ou ancré dans un futur imaginé, qu'ils soient meurtris par une enfance déchirée, par des décennies de solitude ou par l'abandon, qu'ils nourrissent leur vengeance née d'une trahison amoureuse, tous racontent leur histoire par petites touches étonnantes, dans une fresque résolument noire.



Florence Meney est une journaliste reconvertie en responsable des relations médias dans le domaine de la recherche scientifique et de la santé. Elle a publié trois romans noirs, salués par la critique, et trois essais, en plus d'avoir participé à plusieurs recueils de nouvelles. *La mort est ma maison* est son premier recueil en solo. Dans toute son œuvre, la nature, la complexité de l'âme humaine et l'imaginaire se disputent une place de choix.